

GROUND ZERO

© Le mot et le reste, 2016.

JEAN-MARIE POTTIER

GROUND ZERO

UNE HISTOIRE MUSICALE DU 11 SEPTEMBRE

LE MOT ET LE RESTE
2016

Une playlist des morceaux abordés ainsi que des informations complémentaires sur le livre sont disponibles sur le blog <http://musique.lseptembre.tumblr.com>

*I don't know what I'm gonna do
Cause the planes keep crashing
Always two by two*

Arcade Fire, « (Antichrist Television Blues) »

Telle sera notre réponse à la violence: jouer de la musique avec encore plus d'intensité, plus de beauté et plus de dévouement qu'auparavant.

Leonard Bernstein

QUATORZE ANS, DEUX MOIS ET DEUX JOURS

Ces deux jours-là, Josh Homme se trouvait loin de l'œil du cyclone, et pourtant en plein cœur par procuration.

Les États-Unis s'apprêtent à vivre un mardi d'été indien, le 11 septembre 2001, quand dix-neuf pirates de l'air affiliés à l'organisation terroriste Al-Qaïda détournent quatre avions de ligne opérés par les compagnies American et United Airlines. Deux finissent leur route contre les tours jumelles du World Trade Center à New York, qui s'effondrent peu après, un contre l'aile ouest du Pentagone à Arlington, en Virginie, et le dernier dans un champ de Pennsylvanie après que les passagers ont tenté vainement de reprendre les commandes des mains des pirates de l'air. Le chanteur et guitariste des Queens of the Stone Age se trouve alors en Californie, mais impliqué à distance dans les événements tragiques qui se déroulent sur la côte est: « Pour la première fois depuis trente ans, ma mère était partie à New York et je lui avais conseillé, entre autres, d'aller faire un tour au World Trade Center. En voyant les images à la télé, je me suis agenouillé et j'ai vomi. Je pensais avoir envoyé ma mère à la mort. Heureusement, elle n'était pas là ce matin-là », témoigne-t-il un an plus tard dans *Rock&Folk*. Les 2 977 personnes mortes dans les quatre avions, les Twin Towers ou au Pentagone n'auront pas cette chance. Plus importante attaque terroriste de l'histoire, le 11 Septembre s'avère aussi l'acte de guerre le plus meurtrier jamais commis par une puissance étrangère contre le territoire américain, qui n'avait plus été ainsi ciblé depuis les 2 400 morts de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941¹.

1. L'attaque sur Pearl Harbor avait coûté essentiellement la vie à des militaires, avec soixante-huit civils tués, et s'était déroulée loin des centres de commandement américains, Hawaï n'étant même pas officiellement un État de l'Union à l'époque.

Quatorze ans, deux mois et deux jours plus tard, un vendredi d'automne plein de douceur. L'après-midi du 13 novembre 2015 débute à peine sur la côte ouest des États-Unis quand Josh Homme reçoit un sms de Dan Auerbach, le leader des Black Keys, en concert ce soir-là salle du Trianon, à Paris, avec son nouveau groupe The Arcs :

« Tu vas bien ?

– Oui, je suis à L.A. Pourquoi ?

– Oh Dieu merci, je viens juste d'entendre une horrible histoire. »

Cette horrible histoire est vraie : vers 21 h 40 heure française, un commando terroriste de trois hommes revendiquant leur appartenance au groupe État islamique a ouvert le feu au Bataclan, dans le XI^e arrondissement de Paris, lors d'un concert des Eagles of Death Metal, le groupe que Josh Homme a formé dix-sept ans plus tôt avec son ami d'enfance Jesse Hughes, et où il tient la batterie en studio et parfois en concert – il avait pensé participer à celui organisé dans la capitale, avant d'y renoncer. À l'issue d'une interminable fusillade, quatre-vingt-dix personnes sont tuées, plusieurs centaines d'autres blessées. Des attaques meurtrières simultanées, commanditées par la même organisation, touchent le Stade de France à Saint-Denis, où l'équipe de France de football affronte l'Allemagne, et des terrasses de cafés et restaurants de l'Est parisien, coûtant la vie à quarante autres personnes. Cent trente morts : la plus grave attaque terroriste commise sur le territoire français en temps de paix depuis la seconde guerre mondiale.

Cinq jours après les attentats, les membres des Eagles of Death Metal, qui ont tous quitté la scène du Bataclan sains et saufs (leur responsable merchandising et plusieurs salariés ou anciens salariés de leur maison de disques française, Universal, ont eux été tués dans l'attaque), publient un communiqué de condoléances aux familles des victimes : « Nous voulons remercier la police française, le FBI, les ministères des Affaires étrangères français et américain, et spécialement tous ceux présents à "Ground Zero" avec nous et qui se sontentraîdés du mieux qu'ils ont pu durant ce calvaire inimaginable, prouvant une fois de plus que l'amour est plus fort que le mal. » Née

pendant la seconde guerre mondiale lors des essais nucléaires menés au Nouveau-Mexique, puis des attaques atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, l'expression « Ground Zero » désigne le point au sol situé immédiatement sous une explosion, celui à partir duquel se diffuse une onde de choc. Dès le 11 septembre 2001, des officiers de police, des personnels de santé et des journalistes de télévision avaient commencé à l'utiliser pour désigner le quartier en ruines où se dressaient, quelques heures plus tôt, les tours jumelles du World Trade Center. Le nom est resté.

La vie de Josh Homme a été percutée deux fois par deux des actes terroristes les plus meurtriers du XXI^e siècle, la première fois comme des centaines de milliers d'Américains dont un collègue, un ami, un membre de la famille, un conjoint, était présent à Manhattan; la seconde en tant que protagoniste beaucoup plus impliqué. Dans les deux cas, sa musique en a été affectée. En août 2002, c'est le cas lors de la sortie de *Songs For The Deaf*, troisième album des Queens of the Stone Age, teintée par les actes terroristes commis onze mois plus tôt: « La plupart de ces chansons, douze sur quatorze, ont été écrites avant, même si elles prennent certainement une nouvelle signification », reconnaît alors l'auteur de « The Sky Is Fallin' » (« *Close your eyes and see the skies are falling...* »¹). « Vous voyez presque des choses dans les paroles que vous avez écrites que vous n'aviez pas vues auparavant, comme si, après qu'elles ont été écrites, vous découvriez ce dont elles parlent. » Quelques mois après le massacre du Bataclan, en mars 2016, c'est toujours le cas lors de la parution de *Post Pop Depression*, album d'Iggy Pop coécrit et produit par Homme bien avant les attentats de Paris, mais dont la sortie l'a, selon ses propres mots, en remettant de la musique dans sa vie, « sauvé » du sentiment d'absence qu'il avait ressenti, loin de ses amis pendant une nuit d'horreur.

1. « Ferme les yeux et vois les cieux en train de s'écrouler ».

« EN PÉRIODE DE CRISE, NOUS NOUS TOURNONS VERS LES ARTISTES »

Le 13 Novembre a souvent, à raison, été qualifié de « 11 Septembre français » : des actes de guerre commis sur un sol étranger, visant à terroriser les populations civiles en s'attaquant à elles dans les actes quotidiens d'une vie – prendre un avion ou se rendre à un rendez-vous d'affaires en 2001, aller boire un verre ou voir un match de football ou un concert en 2015. Les deux attaques ne semblaient pas viser les mêmes symboles : dans le cas français, la détente et la culture, ce Paris qui « est une fête », titre du roman d'Ernest Hemingway dont les ventes s'envolèrent dans les jours suivant les attentats ; dans le cas américain, les symboles du pouvoir économique, militaire et, probablement, politique (le quatrième avion, celui qui s'écrasa en Pennsylvanie, avait pour cible, selon les enquêteurs, la Maison-Blanche ou le Capitole). Mais entre le communiqué de revendication de Daech ciblant dans le concert du Bataclan une « fête de perversité » rassemblant « des centaines d'idolâtres » et la revendication d'Al-Qaïda se félicitant, en octobre 2001, de voir frappés des Américains « moralement dépravés » qui ne connaîtront « plus jamais la sécurité », on voit percer une note commune : il était question de tuer une forme d'insouciance quotidienne. De celle, par exemple, que la musique apporte dans la vie de chaque individu, à Paris comme à New York, cette ville où naquirent et s'épanouirent tant de révolutions sonores, du jazz au hip-hop, des musiques savantes au punk. Cette musique que les islamistes radicaux haïssent, dont un des gestes, en s'emparant progressivement du pouvoir en Afghanistan dans les années quatre-vingt-dix par l'intermédiaire des talibans, fut d'y interdire quasiment toute la musique, d'y emprisonner les musiciens, d'y immoler instruments et enregistrements, en appuyant leur décision sur un *hadith* supposé du prophète Mahomet : « À ceux qui écoutent de la musique et des chansons dans ce monde, du plomb fondu sera versé dans les oreilles le Jour du jugement dernier. »

Dans les heures, les jours, chez certains les semaines qui ont suivi le 11 septembre 2001 comme dans ceux qui ont suivi le 13 novembre 2015, la musique a pu paraître dérisoire, au sens strict inaudible dans ces moments où résonnent en boucle les commentaires des

chaînes d'information en continu et les flashes des radios, le claquement des *breaking news* et le babil des débats instantanés. « Les gens ont totalement oblitéré mentalement cette fenêtre d'un mois où vous ne pouviez absolument pas parler de culture populaire *du tout*, sauf pour dire à quel point c'était insipide et comment, en tant que société, nous ne serions plus capables de nous intéresser de nouveau à quoi que ce soit de frivole », écrit du 11 Septembre le critique américain Chuck Klosterman dans son essai autobiographique *Je, la mort et le rock'n'roll*. Pourtant – et encore plus, probablement, après le 13 Novembre, qui la visait directement –, il a bien fallu faire revivre la musique, cette bande-son de nos vies, capable à la fois de nous fournir du réconfort et de façonner nos questionnements, deux missions que lui assignait le journaliste du *Chicago Tribune* Greg Kot quelques jours après le 11 Septembre: « En période de crise, nous nous tournons vers les artistes, pas nécessairement pour qu'ils nous apportent des réponses, mais pour qu'ils donnent une forme et une dimension aux doutes et à l'anxiété qui nous assaillent. Leur travail peut constituer un baume, une reconnaissance du fait que nos peurs intimes sont partagées par d'autres. »

Les grandes dates historiques font office d'aimants de la culture pop: elles attirent à elles groupes, chansons, albums, paroles, leur donnent de nouvelles significations, de nouvelles orientations ou de nouvelles impulsions, rendent obsolètes ou presque inaudibles certaines œuvres, fournissent une nouvelle actualité à d'autres. Dans son livre *La Musique éveille le temps*, le chef d'orchestre argentin Daniel Barenboim compare les tournants de l'histoire à ce qui se passe « lorsqu'une soudaine pression verticale est placée sur la progression horizontale de la musique, qui fait qu'il est impossible pour la musique de continuer comme avant ». Pour lui, ils équivalent à ce moment où, dans le dernier mouvement de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven (« L'Hymne à la joie »), la musique s'arrête brièvement, pendant une poignée de secondes, après une péroraison de six mots, « *und der Cherub steht vor Gott!* » (« Et le chérubin se tient devant Dieu! »):

« On n'aurait jamais pu prédire ce qui se passe ensuite: lorsque la musique reprend, c'est dans une nouvelle tonalité, un nouveau

tempo, une nouvelle mesure et une nouvelle veine, qui conduisent l'œuvre dans une tout autre direction : de la même manière, en un sens, que le monde a été conduit dans une autre direction après le 9 novembre 1989, ou le 11 septembre 2001. La musique nous apprend qu'il faut accepter l'inéluctabilité d'un événement qui change irrévocablement le cours des choses. Bien qu'on puisse ressentir un optimisme ou un pessimisme irrationnel après une grande catastrophe, le flux et le reflux de la vie, comme le flux et le reflux de la musique, sont irréfutables. »

COMME LE NAUFRAGE DU TITANIC

Dans l'expression « Ground Zero », on perçoit une notion de point zéro, et donc de nouveau départ. De celui de New York comme de celui de Paris sont parties des ondes de choc, des interrogations qui ont atteint la musique dans toutes ses composantes. Comment jouer un concert dans les heures qui suivent ? Quelle musique peut le mieux contribuer à cicatriser les plaies ? Que peut-on composer pour rendre compte de la dévastation qui frappe un pays ? Quel sens prennent les œuvres qui ont été produites dans le monde d'avant et nous arrivent dans celui d'après ? Quelle indépendance peut avoir la musique dans un contexte où l'union nationale devient de rigueur et toute note dissonante semble vite suspecte ?

Le 11 Septembre est semblable à la pierre qui, tombant dans l'eau, crée des ondes en apparence de plus en plus vagues, mais qui partent de plus en plus vers le large : passé les réactions tripales, son influence a infusé dans toute la musique, américaine et au-delà, car, comme l'expliquait, en 2004, la chanteuse de country folk Mary Chapin Carpenter, « les événements d'actualité n'ont pas de date de péremption dans la manière dont ils trouvent leur chemin dans la littérature, la musique ou l'art. » Dans le cas new-yorkais, toutes ces questions sur la place de la musique dans « l'après » se sont posées dans les minutes qui ont suivi les attaques mais se sont développées sur le temps long : celui nécessaire à beaucoup de musiciens pour digérer l'événement, éclaircir leurs idées, structurer leur discours. Trouver l'envie et l'inspiration pour témoigner au-delà de la toujours risquée

réaction à chaud, et celle de graver ce témoignage pour toujours – ou pas, le pionnier du free jazz Ornette Coleman ayant par exemple interprété à plusieurs reprises sur scène un poignant morceau intitulé « 9/11 » sans jamais l’enregistrer sur disque¹.

Collaborateur de talent des Beach Boys dans les années soixante, le compositeur Van Dyke Parks compare les musiciens qui se sont précipités pour réagir aux personnes dont le premier réflexe, quand elles sont exaspérées par quelqu’un, est de lui expédier une lettre incendiaire qu’elles seraient mieux inspirées de jeter au panier. Lui a préféré attendre plus d’une décennie pour enregistrer « Wall Street », pop song d’une triste allégresse dont le narrateur n’aperçoit « que des cendres dans l’air et des confettis couverts de sang »², écrite dans les jours qui ont suivi les attentats à partir des récits que lui en avaient fait sa fille, étudiante à Manhattan, et son ami le dessinateur de bande dessinée Art Spiegelman. Dix ans, c’est aussi le laps de temps que s’est assigné son confrère John Hiatt pour graver et diffuser, à la demande de son producteur, « When New York Had Her Heart Broke », une chanson composée, elle aussi, dès le lendemain des attentats et qu’il jouait parfois en concert : une décennie, soit le temps nécessaire, a-t-il expliqué, pour que l’événement acquière la patine historique qui lui permette de le chanter avec la même distance que le naufrage du *Titanic* ou une catastrophe minière, ces drames qui inspirèrent tant de chansons folk au début du xx^e siècle. Le délai indispensable pour envisager l’événement en historien pop, et pas seulement en témoin direct.

Chez certains, cette mise à distance est aussi passée par le prisme de textes très éloignés de l’univers du terrorisme. En 2002, sur son *Quatuor à cordes no. 8*, dédié aux victimes des attentats, la compositrice Gloria Coates reprend le « In Falling Timbers Buried » de la poétesse du xix^e siècle Emily Dickinson, description d’un homme

1. Un compte rendu de son concert du 3 juillet 2008 au festival Jazz à Vienne, signé Francis Marmande dans *Le Monde*, en atteste : « Pour la deuxième fois, la première, c’était à la Cité de la musique, en 2006, Ornette a joué un air déchirant qu’il n’a jamais enregistré : “9/11”. » Une captation du morceau est facilement trouvable en ligne.

2. « *There is just nothing but ash in the air / Confetti all covered with blood* ».

qui se retrouve enterré vivant (« *In falling timbers buried/There breathed a man* »¹), comme les victimes des tours jumelles. Pour sa *Symphonie no. 3*, jouée en 2003 par l'Orchestre philharmonique de New York, Stephen Hartke exhume un poème anonyme du VIII^e ou IX^e siècle dont, là encore, les images puissantes font écho à la catastrophe récente: « *Roofs are ruined, towers toppled* »². C'est la même motivation qui a poussé, une décennie après, le compositeur John Corigliano à aborder le 11 Septembre en l'insérant lui aussi dans une chronologie beaucoup plus longue: sa pièce pour mezzo-soprano et orchestre *One Sweet Morning* raconte les attentats à travers quatre récits de guerre signés de deux poètes de l'Antiquité et du Moyen-Âge, le grec Homère et le chinois Li Bai, et de deux auteurs contemporains dont l'œuvre datait de bien avant le 11 Septembre, l'américain E. Y. Harburg et le polonais Czesław Miłosz³.

« LE FUTUR NOUS JUGERA SUR NOTRE ART DAVANTAGE QUE SUR NOS ARMÉES »

Le 13 Novembre n'aura probablement pas le même impact musical mondial que le 11 Septembre, cette catastrophe en direct frappant le pays de la culture globale où sont nés tellement de genres musicaux, cette Amérique « comme une marée montante qui lève tous les navires », selon une métaphore employée par Bob Dylan en novembre 2001. Mais raconter l'histoire musicale des événements de New York jette une lumière nouvelle sur ceux de Paris, sur la fonction qu'occupe l'actualité dans la musique et la musique dans nos vies, sur la façon dont la musique peut « racheter » la première

1. « Sous les arbres abattus, enseveli/Respirait un homme ».

2. « Les toits sont ruinés, les tours écroulées ».

3. Signé E. Y. Harburg (Oscar de la meilleure chanson originale pour avoir écrit les paroles de « Over The Rainbow » dans *Le Magicien d'Oz*), le texte qui donne son nom à la composition commence par les lignes suivantes: « *Out of the fallen leaves the autumn world over/Out of the shattered rose that will smile no more/Out of the embers of blossoms and shades of clover/Spring will bloom – one sweet morning* » (« Au-delà des feuilles tombées à l'automne/Au-delà de la rose qui ne sourira plus/Au-delà des fleurs calcinées et des ombres des trèfles/Le printemps reflourira, un doux matin »).

et illuminer à nouveau les secondes. Au lendemain des attentats du 13 novembre 2015, de nombreux commentateurs citèrent, pour appeler à la raison et à la modération, les propos du Premier ministre norvégien Jens Stoltenberg après le massacre commis, en 2011, par le fanatique d'extrême droite Anders Behring Breivik à Oslo et sur l'île d'Utoya : « Nous allons répondre à la terreur par plus de démocratie, d'ouverture et de tolérance. » Cinquante ans plus tôt, un musicien, le compositeur Leonard Bernstein, foudroyé par l'assassinat de son ami John F. Kennedy à Dallas le 22 novembre 1963, l'avait devancé, avec des mots étrangement similaires, dans cet appel à répondre aux plus bas instincts en essayant de recréer de la beauté :

« Nous autres musiciens, comme n'importe qui d'autre, sommes paralysés de chagrin face à ce meurtre, de colère face à la stupidité de ce crime. Mais ce chagrin et cette colère ne vont pas nourrir notre soif de vengeance ; ils nourriront plutôt notre art. Notre musique ne sera jamais plus tout à fait la même. Telle sera notre réponse à la violence : jouer de la musique avec encore plus d'intensité, plus de beauté et plus de dévouement qu'auparavant. »

Une phrase qui fut reprise, le 8 janvier 2015, par Alan Gilbert, le directeur de l'Orchestre philharmonique de New York, en ouverture d'un concert de soutien « au principe fondamental de la liberté d'expression », au lendemain de l'attentat islamiste ayant coûté la vie à douze personnes au siège de l'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo* à Paris. Ou qui le fut encore, après le 13 novembre 2015, par plusieurs chefs d'orchestre américains, de Saint-Louis (Missouri) à Bangor (Maine), de Redlands (Californie) à Tucson (Arizona), avant qu'ils ne laissent les œuvres de Haydn, Strauss, Stravinsky ou Elgar parler contre la violence.

Les décennies et les attentats passent, la règle reste la même : chaque victoire, même minime, même dérisoire, remportée par l'art équivaut arithmétiquement à une blessure pour le camp adverse. Auteur dès 2002 de *Aftermath*, un cycle consacré aux événements du 11 septembre, le compositeur Ned Rorem, qui a lui aussi puisé son inspiration dans la sagesse d'auteurs anciens comme le poète William Blake, résume cette exigence de postérité pour les siècles

à venir d'une formule frappante : « Le futur nous jugera, comme il juge toujours le passé, sur notre art davantage que sur nos armées, sur nos constructions davantage que sur la destruction. » Un raisonnement qu'a aussi développé, en 2004, le chef d'orchestre franco-américain William Christie :

« Vous savez, nous avons aussi connu le terrorisme en France¹, même si cela n'a pas été de la façon spectaculaire et hideuse dont l'Amérique l'a vu fondre sur elle. Vous savez ce que je dirais si j'étais auditionné par le Congrès ? La même chose que je dirais à ceux qui gouvernent la France. Dans deux cents ans, Donald Rumsfeld, Condoleeza Rice² et leurs équivalents français seront oubliés. Mais les personnes qui resteront, les personnes dont nous nous souvenons aujourd'hui, sont Bach et Brahms et Beethoven, de même que les artistes contemporains qui seront reconnus comme essentiels. Les gens se souviennent de la culture du passé, car la culture et les créations nous donnent de l'espoir. »

Le même genre de défi de l'art à la guerre que celui lancé en duo à l'État islamique, et dans des mots très différents, par Josh Homme et Jesse Hughes quand *Rock & Folk* les a interrogés, au printemps 2016, sur le communiqué de revendication de l'attaque du Bataclan. Sur cette désormais tristement célèbre « fête de perversité » dont les terroristes ont voulu faire une tragédie musicale, mais dont la musique s'est relevée :

« Je m'en branle, de ce que peut raconter l'EI !
– On n'est pas là pour parler de l'EI. Ils ont leurs plans, on a les nôtres.
– Les nôtres sont mieux.
– Et ils sont là pour vous. »

1. Avant 2004, la France avait notamment connu deux vagues d'attentats en septembre 1986 (11 morts) et en juillet-octobre 1995 (8 morts), respectivement imputables au Hezbollah libanais et au Groupement islamique armé (GIA) algérien.

2. Respectivement secrétaire à la Défense (janvier 2001-décembre 2006) et conseillère à la sécurité nationale (janvier 2001-janvier 2005) puis secrétaire d'État (janvier 2005-janvier 2009) du président George W. Bush.